

Un signe est un lieu virtuel de connaissance

C.P. 8.177-185. Extrait d'un long manuscrit, non daté.

8.177 [Ma définition du signe est :] Un signe est un lieu virtuel de connaissance¹ qui, d'un côté est déterminé (c'est-à-dire spécifié, *bestimmt*) par quelque chose *d'autre que lui-même*, appelé son objet² alors que, d'un autre côté, il détermine quelque esprit actuel ou potentiel ; cette détermination, je l'appelle l'interprétant créé par le signe de sorte que l'esprit qui interprète est médiatement déterminé par l'objet.

8.178 Cette définition implique que l'on examine cette question d'une façon nouvelle. On pourrait se demander, par exemple, comment un mensonge ou un signe erroné est déterminé par son objet, ou comment, et le cas n'est pas rare, l'objet peut être conduit à l'existence par le signe. La difficulté de tels cas donne une indication de ce que le mot * détermination + est pris dans un sens trop étroit. L'esprit d'une personne qui dirait que Napoléon était un être léthargique serait, à l'évidence, interpellé³ par Napoléon; car autrement, elle ne le connaîtrait pas du tout. Il y a ici une situation paradoxale. La personne qui interprète cette phrase (ou bien quelque autre signe que ce soit) doit recevoir un effet de détermination de la part de l'objet par l'intermédiaire d'observations collatérales, indépendantes de l'action du signe même. Autrement, elle ne serait pas conduite à la pensée de cet objet. Si cette personne n'avait jamais entendu parler de Napoléon auparavant, cette phrase ne signifierait, pour elle, rien d'autre que ceci : une personne ou une chose, à laquelle le nom de * Napoléon + a été rattaché, fut un être léthargique. Car Napoléon ne peut pas exercer de détermination sur son esprit, à moins que le mot dans la phrase n'attire son attention sur la bonne personne et cela ne sera possible que si, indépendamment de ce contexte, une habitude a été créée en elle, à l'effet que ce nom rappelle une variété des attributs de l'homme que fut Napoléon. La même chose est vraie pour tout autre signe. Dans la phrase donnée comme exemple, Napoléon n'est pas le seul objet. Un autre objet partiel est la léthargie ; et la phrase ne pourra pas avoir de signification à moins qu'une expérience collatérale n'ait amené l'interprète à connaître la léthargie ou à connaître le sens du mot * léthargie + dans cette phrase. L'objet du signe pourrait être quelque chose devant être créé par ce signe. Car l'objet de * Napoléon + appartient à l'univers de l'existence dans la mesure où Napoléon fut un membre de cet univers. L'objet de la phrase * Hamlet était fou + appartient à l'univers de la création shakespearienne par le simple fait que Hamlet est membre de cet univers. L'objet du commandement * Bas les armes ! + est immédiatement subséquent à l'action des soldats dans la mesure où cette action est affectée par la molition exprimée dans le commandement. L'objet ne peut pas être compris à moins qu'une expérience collatérale n'indique la relation entre l'énonciateur et la rangée de soldats. Vous pourriez dire, si vous voulez, que l'objet appartient à l'univers des actions voulues par le capitaine d'infanterie à ce moment précis ; ou bien que l'obéissance, dans la mesure où elle est tout à fait prévisible, appartienne à l'univers de son attente. En tout état de cause, l'objet détermine le signe même s'il est créé par le signe suivant des circonstances qui veulent que l'univers soit relatif, à ce moment, à l'état particulier de l'esprit de l'officier.

8.179 Passons maintenant à l'interprétant. Je suis loin d'avoir expliqué exhaustivement ce qu'est l'objet du signe ; mais j'ai atteint ce point où les explications supplémentaires supposent une compréhension de ce qu'est l'interprétant. Le signe crée quelque chose dans l'esprit de l'interprète ;

ce quelque chose, qui a été créé par le signe et qui l'a été d'une façon médiate, suivant une voie *relative*, est aussi créé par l'objet du signe, bien que l'objet soit essentiellement autre que le signe lui-même. Cette créature du signe est appelée l'interprétant. Elle est le fait du signe, mais non pas du signe en tant qu'appartenant à l'univers de l'objet ; l'interprétant a été créé par le signe sur la base de sa capacité à porter la détermination créée par l'objet. L'interprétant est créé dans l'esprit (jusqu'à quel point cet esprit est réel, il faudrait voir). Toute cette partie de la compréhension du signe suivant laquelle l'esprit de l'interprète a besoin d'observations collatérales est extérieure à l'interprétant. Par * observations collatérales +, je ne veux pas dire une connaissance du système de signes. Ce qui est ainsi désigné n'est pas COLLATÉRAL. C'est, au contraire, le pré-requis pour saisir une idée signifiée par le signe. Par observation collatérale, je désigne toute connaissance antérieure à laquelle le signe renvoie. Ainsi, prenons comme signe la phrase * Hamlet était fou + ; pour comprendre ce que cela signifie, on doit savoir que les hommes connaissent parfois des états étranges ; on doit avoir vu ces hommes ou avoir lu à leur propos ; et ce sera encore mieux si l'on connaît précisément (plutôt que d'être simplement amené à *présumer*) ce que représentait la folie pour Shakespeare. Tout ceci, ce sont des observations collatérales qui n'appartiennent pas à l'interprétant. Le travail de formalisation de l'interprétant, c'est de mettre ensemble les différents sujets que le signe représente. Prenons, pour signe, l'exemple d'une toile représentant une scène de genre. Il y a habituellement, dans une telle toile, une histoire qui ne peut être comprise qu'en vertu d'une connaissance des coutumes. Le style des robes, par exemple, ne fait pas partie de la *signification*, c'est-à-dire de ce que livre la toile. Cela n'indique, tout au plus, que le sujet de la toile. *Sujet* et *objet* sont la même chose, sauf pour des distinctions infimes... Présumons que vous possédez les informations collatérales requises, concernant les principaux éléments, tels que vous les percevez, dans la situation de référence et qui sont généralement familiers ; alors, le peintre⁴ cherche à porter à votre connaissance quelque chose que vous n'avez probablement encore jamais vu de façon aussi précise – *cela* c'est l'interprétant du signe, – sa * signification +.

8.180 Tout ceci peut paraître désordonné en raison de l'absence de certaines distinctions que je tenterai maintenant d'établir, bien qu'il sera difficile de les rendre suffisamment claires.

8.181 En premier lieu, on doit faire remarquer que le signe, lorsqu'il dénote simplement un objet, ne fait pas appel à une *intelligence* ou à une *raison* particulières de la part de l'interprète. Pour arriver, tout simplement, à lire un signe et à le distinguer d'un autre, on doit posséder une capacité assez fine de perception, une connaissance des contextes dans lesquels ces manifestations sont données, ainsi qu'une connaissance des conventions propres au système de signes auquel il appartient. Pour saisir un objet, il faut une expérience préalable de ce qu'est cet objet individuel. L'objet de tout signe est un individu, habituellement une collection spécifique d'individus. Ses *sujets*, c'est-à-dire les aspects du signe qui dénotent des *objets partiels*, sont ou bien des *indications* permettant de *trouver les objets*, ou bien des Cyrioides⁵, c'est-à-dire des signes d'objets individuels... Ainsi en est-il de tous les mots *abstrait*s tels les noms de personnes, les pronoms personnels, les pronoms démonstratifs et les pronoms relatifs, etc. Pour nommer les indications permettant de trouver des objets, je n'ai pas inventé d'autre terme que * sélectif + ; je désigne ainsi des termes tels * n'importe quoi + (c'est-à-dire peu importe ce que vous voulez), * quelque + (c'est-à-dire un * quelque

chose + choisi avec justesse), etc. Reconnaître l'interprétant, c'est-à-dire ce que le signe lui-même exprime, exige une très haute puissance de raisonnement.

8.182 En second lieu, pour établir plus finement ce qu'est l'objet du signe en général et ce qu'est l'interprétant en général, il est nécessaire de distinguer deux sens dans le mot * objet + et trois dans le mot * interprétant +. Il serait préférable de pousser l'analyse plus loin, mais ces deux distinctions suffiraient à occuper le restant de ma vie...

8.183 Le terme * objet + peut renvoyer à l'objet tel qu'il est reconnu dans le signe et alors c'est une idée ; ou bien il peut renvoyer à n'importe quel aspect que prendrait celui-ci, l'objet, dans une telle situation, étant illimité et alors, seule une longue analyse pourrait le révéler. Dans le premier cas, je parle de l'objet *immédiat*, dans le second, de l'objet *dynamique*. Ce dernier représente le terme d'une recherche menée par une science dynamique (ou ce que, de nos jours, nous appelons une science * objective +). Prenons comme exemple la phrase suivante : * le soleil est bleu + : ses objets sont * le soleil + et * la bleuité +. Si, par * bleuité +, on désigne l'objet immédiat qui ne peut être qu'une qualité de la sensation, il ne peut être saisi que par une perception sensible. Mais s'il est établi que * bleuité + désigne une * réalité +, un fait d'existence, causé par l'émission d'une lumière ayant des ondes très courtes, alors cette proposition est vraie, comme l'a déjà prouvé Langley. Ainsi, le * soleil + pourrait représenter l'occasion de sensations diverses et tel est l'objet immédiat ; ou bien le * soleil + pourrait renvoyer aux interprétations habituelles de ces mêmes sensations en matière de situation, de masse, etc. et alors cela répondrait à l'objet dynamique. Ni une image, ni une description, ni quelque autre signe que ce soit, ayant le soleil pour objet, ne peuvent, à elles seules, nous donner une connaissance de l'objet immédiat ni de l'objet dynamique. Si une personne pointe du doigt et dit * Voyez là ! *C'est ce* que nous appelons le * soleil ++, alors le soleil *n'est pas* l'objet de ce signe. Cet énoncé porte sur le *signe* du soleil, sur le *mot* * soleil +. Et ce *mot*, nous devons le connaître par une expérience collatérale. Supposons qu'un élève francophone⁶, tout en pointant le doigt vers le soleil, demande à son professeur d'anglais * What is the word for that ? + Le professeur répondra * It is the sun + et alors il donnera des informations collatérales en parlant du soleil, en anglais. Supposons maintenant que, au lieu de s'exprimer lui-même dans sa langue, il dise * Our word is * sun ++ en *décrivant* le mot, alors il offrirait une pure *icône* du soleil. L'objet d'une icône est entièrement indéfini ; en cela, il équivaut au mot * quelque chose +. Virtuellement, il dit * notre mot est comme cela : +, puis il produit le son. Il informe son élève que le mot (reposant évidemment sur une *habitude*) produit un effet qu'il *peint* acoustiquement. Mais une simple image, sans légende, n'affirme rien d'autre que ceci : * quelque chose ressemble à cela +. En réalité, il ajoute l'équivalent d'une légende. Ce qui ne fait que rendre sa phrase semblable à un portrait, disons de Leopardi, sous lequel serait inscrit * Leopardi +. Cette légende donne une information à la personne qui connaît Leopardi mais à quiconque d'autre, elle ne communique que ceci : * quelque chose appelé Leopardi ressemble à cela +. L'élève est dans la situation de la personne qui n'est pas certaine si Leopardi a réellement existé ; il est assuré qu'il doit y avoir en français un mot pour le soleil, et maintenant, il le connaît, mais il ne sait pas comment sonne ce mot lorsqu'il est dit, ni comment il apparaît lorsqu'il est écrit. J'estime que vous devez maintenant comprendre ce que je veux dire lorsque je propose qu'un signe ne peut pas être compris – ou au moins aucune *proposition* ne peut être comprise – si l'interprète ne possède aucune * connaissance collatérale + de chacun des objets référés. Il en est ainsi du simple *substantif* qui doit

naître dans l'esprit, car il ne constitue pas une partie indispensable du discours. Les langues sémitiques descendent de langues qui ne possédaient pas de * nom commun +. Le mot commun n'est rien d'autre que la *forme vide* d'une proposition dont le sujet est précisément le vide et le vide ne peut signifier rien d'autre que * quelque chose + ou quelque chose d'encore plus indéfini. Maintenant, je crois que je puis vous laisser le soin d'évaluer si ma proposition est correcte ou non.

8.184 Ainsi en est-il de l'interprétant, c'est-à-dire de la * signification + ou de l'* interprétation + : nous devons distinguer l'immédiat du dynamique comme nous avons dû le faire pour l'objet. Pourtant, nous devons aussi postuler qu'il y a une troisième sorte d'interprétant, que j'appelle l'interprétant final, parce qu'il s'agit là de ce que le signe *pourrait être finalement* dans une interprétation vraie, si l'analyse était conduite jusqu'à ce qu'une opinion ultime ait été atteinte. Mon amie Lady Welby a consacré, me dit-elle, sa vie entière à l'étude des *significs*, que je pourrais décrire comme l'étude de la relation des signes à leurs interprétants ; mais il me semble qu'elle s'intéresse principalement aux mots. Elle est aussi arrivée à la conclusion qu'il y a trois sens dans lesquels les mots peuvent être interprétés. Elle les appelle *sense*, *meaning* et *significance*. *Significance* représente le plus profond et le plus élevé des trois et il s'accorde avec mon *interprétant final* ; *significance* me paraît un excellent terme. *Sense* me semble correspondre à l'analyse logique ou à la définition ; je préfère m'en tenir aux vieux termes *acception* ou *acceptation*. Par *meaning*, elle désigne l'intention de l'énonciateur.

8.185 Mais il m'apparaît que tous les symptômes de maladie, les signes de la température, etc. n'ont pas d'énonciateur. Ainsi, je ne crois pas que l'on puisse, à proprement parler, dire que Dieu *énonce* quelque signe que ce soit lorsqu'il est le Créateur de toutes choses. Mais lorsque [Lady Welby] propose, comme elle le fait, que cet acte est lié à une volition, je note immédiatement que ce caractère de la volition dans l'interprétation correspond à l'*interprétant dynamique*. Dans la seconde partie de mes essais sur le pragmatisme, parus dans *The Popular Science Monthly* de novembre 1877 et de janvier 1878⁷, j'ai établi trois niveaux de clarté dans l'interprétation. Le premier désignait une familiarité dans l'usage ou l'interprétation du signe. L'utilisateur semble consciemment à l'*aise* avec le signe. Bref, il s'agit là d'une interprétation qui se situe au niveau de la perception sensible. Le second niveau correspondait à l'analyse logique = le *sense* de Lady Welby. Le troisième, { dans la perspective de } l'analyse pragmatique, semblerait correspondre à l'analyse dynamique, mais il s'identifie à l'interprétant final.

Notes

1. Je me permets ici une certaine liberté dans la traduction, la version anglaise du texte donnant : *A sign is a Cognizable...*, * Le signe est un connaissable... +

2. Le passage suivant apparaît ici entre parenthèses : * ou, dans certains cas, comme si le signe était la phrase "Caïn tua Abel", dans laquelle Caïn et Abel sont également des objets partiels, il serait plus juste de dire que ce qui détermine le signe, c'est le complexe, la totalité des objets partiels. Dans chaque cas, l'objet est précisément l'univers auquel appartient l'objet spécifique + (Note des éditeurs des C.P.).

3. Pour donner un sens à cette phrase, je dois traduire *determined* par *interpellé*, ce qui illustre bien la nécessité, indiquée plus haut, de ne pas prendre le mot *détermination* dans un sens trop étroit.
4. Le texte donne *writer*, * écrivain +. Il s'agit probablement d'une erreur.
5. Il s'agit là d'un néologisme que Peirce construit à partir de racines grecques. On pourrait l'interpréter ainsi : de $\kappa\upsilon\rho\iota\omicron\varsigma$ (KURIOS), *magistrat* et $\omicron\rho\alpha\hat{\omicron}$ (ORAÔ), *voir*, donc * regard surplombant +, soit *une orientation vers des singularités*.
6. Pour rendre au texte sa pleine signification dans cette traduction, j'inverse les termes *anglophone* et *francophone* puis la langue utilisée dans les exemples.
7. *Comment se fixe la croyance+ et *Comment rendre nos idées claires+.

Paru dans Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification. Suivi d'un choix de textes de Charles S. Peirce en traduction française*, Montréal, XYZ éditeur, p267-272.
